



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES DE LONGCHAMPS.

LONGCHAMPS est arrivé et les rubans déroulés en longs et gracieux plis, les plumes inclinées en mille jolies manières, et les fleurs penchées, rassemblées ou parsemées sur la paille ou la gaze, nous ont montré la mode dans toutes ses irrésolutions et ses caprices variés. Tant de nuances diverses, de

coupes opposées, de chapeaux élégans ou modestes, d'écharpes légères appelant les zéphyrs de l'été, ou de cachemires aux riches draperies rappelant encore les frimas de l'hiver, et si peu de tems pour avoir rassemblé et défini tout cela, réclame de nos abonnées quelque peu d'indulgence pour la brièveté des détails que nous leur donnerons aujourd'hui. Nos prochains numéros, consacrés aux plus minutieuses révélations des nouveautés apparues pour Longchamps, pourront satisfaire toutes les exigences féminines, sans les exposer à ce que des relations *inventées* leur tiennent lieu de la description de modes qui ont réellement existé. Pour cette fois, nous leur dirons seulement que les étoffes en soie semblent prévaloir cette année; que la plus grande partie en est disposée en redingotes ouvertes sur le devant, et ornées d'attaches coupées en pointes, en losanges; demi-croissans traversés l'un dans l'autre et fixés par des boutons en soie richement ouvragés ou autres accessoires en passementerie. Des jupons en gros d'Orient ont pour corsage des spencers pareils à grands collets rabattus et découpés, ou formés par de longues pointes s'évasant et se recourbant dans le genre des *médicis*.

— Les manches des robes en étoffes habillées sont toutes étroites par le bas, soit qu'elles se trouvent serrées à la grosseur du bras par des pattes, des poignets, ou des coulisses. On ne voit guerre de manchettes que celles qui partent du coude jusqu'au poignet, et qu'on appelle à *la Ninon*.

— On voit plus de chapeaux en crêpe et étoffe qu'en paille. L'ornement le plus élégant consiste en deux longues plumes. Les bouquets sont formés de plusieurs branches, dont les unes montent sur la forme, et les autres retombent sur la passe. La plus grande partie en est couleur lilas ainsi que le sont chaque année les premières fleurs de Longchamps.

— Après avoir pendant tout un hiver consacré leurs soins et leurs talens aux plaisirs de la capitale, plusieurs de ces artistes, sur lesquels la mode fonde ses succès, vont porter à l'étranger tous les mérites d'un art qui fit leur réputation à Paris. M. Nardin est le premier qui, cette année, abandonne le soin des parures françaises, pour aller montrer à l'Angleterre avec quel charme il sait unir les perles et les fleurs dans une belle chevelure, et avec quelle heureuse adresse les

plumes et les diamans s'élèvent en élégans échafaudages sous ses doigts. M. Nardin, ne donnant exclusivement de modèles de coiffures qu'au *Petit Courrier des Dames*, opposera la supériorité de son talent aux contrefaçons où l'on applique son nom, et pour satisfaire plus complètement tous les goûts, il emporte une quantité de charmantes nouveautés, telles que fleurs, rubans, bijoux, etc., qui formeront un choix parfait et rendront l'arrivée du célèbre coiffeur encore plus précieuse pour l'élégance anglaise.

— Il se fait en ce moment une grande quantité de corbeilles de mariage; l'usage est toujours d'y mettre un schalk long, et la mode prescrit d'y joindre un carré plus cher que le premier, attendu qu'ils sont beaucoup plus rares; on en trouve cependant un grand choix chez M. Gagelin, *rue Richelieu*, n° 93. Cette maison a doublé son assortiment dans ce genre ainsi que celui de ses soieries.

LE JEUNE HOMME A MARIER.

..... Si je trouve une femme qui veuille de moi; en attendant, je me suis à demi tué l'autre jour en avalant une hure de sanglier en l'honneur du carême.

Mais en promenant mes yeux autour de la salle, j'y découvris les plus marquantes de nos ladies, lady ***, divorcée, lady *** et sa fille, divorçables, de sorte que je partis d'un grand éclat de rire.

Pour Anatole, l'embarras était de choisir. On a beau faire, une grande passion ne s'improvise pas; il ne s'agit pas de se voir et de s'aimer, on s'est tant vu que l'amour devait y perdre: il n'y a plus d'amour, plus de transports, plus de ces invincibles mouvemens auxquels il faut obéir à toute force. Ce monde est un monde de politesse, de sourire, de calcul, un monde de raison froide et correcte; il n'y a pas plus d'ordre et de symétrie dans les marchés de femmes de l'Orient.

Plusieurs partis se présentèrent; dans une certaine position sociale les partis ne manquent pas.

La première était une jeune fille blonde et blanche; à peine on l'aurait prise pour un être de la terre. La vie était encore indéfinie dans cette belle personne; elle n'attendait pour vivre qu'un mortel qu'elle pût aimer.

Anatole eût peur de cette frêle création, il tourna ses regards ailleurs.

La femme qui s'offrit à ses regards était brune, vive et joyeuse, toute sa figure respirait le plaisir; ses dents étaient blanches et son œil était noir, c'était une fille impatiente de liberté et d'avenir; elle n'attendait pour se jeter dans le monde qu'un mortel qu'elle pût aimer.

Anatole recula devant cette fougue de jeunesse, tant d'impétuosité féminine l'intimidait.

On lui parla d'une jeune orpheline élevée au milieu de toutes les vertus; on vantait ses qualités de bonne ménagère; elle savait tous les travaux qui font prospérer une maison; elle ne faisait pas de romans et ne peignait pas à la gouache; elle n'avait pas eu de maître à danser; elle n'attendait pour sortir de ce calme qui pouvait être éternel qu'un mortel qu'elle pût aimer.

Anatole ne conçut pas tout le bonheur qu'il aurait de vivre avec une femme qui mettait des bas de laine en hiver.

Quand il fut convenu que de toutes ces personnalités aucune ne convenait à Anatole, il n'y eut pas de femme qui ne se mit à intriguer pour son propre compte.

Les unes lui parlaient de leurs belles années, de leurs rêves de jeunes filles, de leur besoin d'aimer et d'être comprises, mais Anatole ne les comprenait pas.

Les autres, quand le soir était venu et que la clarté des bougies était douce et faible comme le soleil couchant, regardaient Anatole d'un œil à demi fermé, un soupir moitié sourire entr'ouvrait leurs lèvres, et, après un instant de silence, elles lui demandaient s'il n'avait jamais aimé, s'il ne comprenait pas le bonheur de vivre à deux, de n'avoir qu'une volonté et qu'une âme; mais Anatole ne les comprenait pas.

Il y en avait qui, sans y songer, se plaçaient à leur piano: d'abord c'était un air incertain, des sons fugitifs, une fantaisie, un rêve, un rien; puis ce rêve prenait une forme, les sons devenaient éclatans, et ce prélude sans façon se changeait en un son de victoire, une mélodie d'amour; c'était de la grâce, c'était de l'inspiration, c'était du génie..... Anatole ne comprenait pas.

Quelques-unes arrivaient dans tout l'apprêt de leur beauté; l'éclat du diamant qui brille sur un beau front de femme a séduit

s re-

e et
aient
e de
ns le

l'im-

u de
gère ;
ison ;
che ;
pour
mortel

vivre

au-
ui ne

leurs
com-

é des
, re-
noitié
le si-
il ne
u'une

pas.
iano :
fan-
orme,
chan-
ait de
natole

auté ;
sédult



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Coiffure de Mariée en Mantille Exécutée par M^{lle} Creizat rue de l'Odéon N^o 31. Robe
 en gros de Naples Noire et brodée garnie de Blonde.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
1 Chapeau de Crêpe 2 Chapeau de gros des Indes orné de Jacintes 3 Bonnet
de tulle des Magasins de M^{me} Puyant rue Montmartre N^o 167.

bien des cœurs. Oh ! le magique effet quand non-seulement le front d'une femme est resplendissant de feux, mais encore le derrière de sa tête ! et sur son corsage l'éclat des rubis, et sur son cou la blancheur des perles, et autour de ses bras la grâce des camées, et des dentelles pour vêtement, et pour chaussure la soie qui crie, et des gants parfumés, et le pied qui semble nu, et des fleurs au corsage, et à la main des fleurs ; et tout cela entre tout-à-coup à la lueur d'un bal, aux sons enchanteurs d'un bal, au murmure des hommes qui se pressent ; et par hasard un regard tombe sur vous avec un sourire, un regard pour trois ou quatre dans la foule, un sourire pour vous seul.

Mais Anatole ne comprit pas.

Il en vit une qui montait un cheval fougueux ; elle conduisait l'animal en se jouant, elle excitait sa colère, elle allait plus vite que les airs ; les airs soulevaient son voile comme pour mieux laisser voir son visage rose et animé ; partout sur son passage on disait : « Quelle taille ! quel courage ! quelle vigueur ! »

Anatole ne comprit pas.

Elles firent si bien, qu'Anatole s'en remit à sa mère pour le choix d'une épouse. C'est là, en effet, un office de mère ; pour deviner une femme il faut une femme : une mère se trompe rarement.

(Extrait de *la Confession*.)

MÉLANGES.

— Les poésies de M. Dovalle sont devenues aujourd'hui un livre plein d'intérêt que chacun veut connaître, et qui trouble le cœur par le souvenir cruel de la mort tragique du jeune auteur. Il y a plus que de la mélodie dans ses vers, il y a passion vraie et simple, il y a beaucoup d'amour, beaucoup de ce premier amour qui se révèle par la poésie. Mais ses chants sont restés inachevés. Ses amis en ont recueilli les débris, ils ont ressaisi jusqu'aux fragmens déchirés par la balle qui vint frapper son cœur, et ils ont formé un recueil de ses naïfs et touchans écrits où se montrait sa jeunesse dans toutes ses espérances et dans tout son avenir. Parmi les nom-

breux morceaux dignes d'y être remarqués, nous citerons celui-ci :

LA CAMPAGNE APRÈS UNE PLUIE D'ÉTÉ.

De l'eau qui tombe goutte à goutte,
Chrysa, je n'entends plus le bruit :
Le ciel est clair, l'ouragan fuit,
L'oiseau joue au bord de la route.

Entre les sentiers tortueux,
Sous les vers buissons d'aubépine,
Parmi les touffes d'églantine,
Chrysa, veux-tu venir tous deux?

Les papillons du crépuscule
De nouveau brillent étalés,
Sous le vent la prairie ondule,
La caille chante dans les blés....

Viens avant que le jour finisse,
Viens, Chrysa, donne-moi la main.
Du vallon prenons le chemin,
L'heure aux doux songes est propice.

oooooooooooo

L'ACQUAVITARO DELLA LONGARA.

Lecteurs, vous n'ignorez pas sans doute qu'entre Michel-Ange Buonarroti et Raphaël Sanzio d'Urbino il existait une très-grande rivalité. Ces deux grands hommes, doués d'un génie extraordinaire, souffraient de cette maladie naturelle qu'on appelle jalousie de métier. En vérité, Michel-Ange était d'un naturel peu civil, et connaissait trop bien que Raphaël n'avait perfectionné son style qu'après avoir étudié long-tems les sibylles qu'il avait peintes à fresco dans la chapelle Sixtine. Il convenait cependant que, dans les tableaux de Raphaël, on trouvait plus de grâce et plus de beauté que dans ses ouvrages gigantesques ; mais il avouait franchement que jamais son rival ne l'emporterait sur lui.

La famille Farnèse avait fait bâtir une maison de plaisance sur la rive du Tibre, dans la rue della Longara. Le cardinal Farnèse, pour rendre ce lieu délicieux unique dans le monde, voulut que Raphaël y peignît à fresco toutes les salles du rez-de-chaussée. D'abord Son Éminence rencontra beaucoup de difficultés dans l'artiste, mais ayant par des dons et des flatтерies obtenu la protection de la Fornarina, le grand peintre promit de rendre cette ville incomparable par ses peintures ; mais il voulut et obtint que jusqu'à ce que tous ses travaux fussent achevés personne n'y entrerait.

Sur ces entrefaites, les nombreux admirateurs de Raphaël parlaient avec enthousiasme des tableaux que Raphaël avait

déjà peints dans la Farnesina. On louait surtout le Banquet des Dieux et les Noces de l'Amour et Psyché; on faisait le plus grand éloge du Triomphe de Galatée, et on finissait toujours par dire : Nous verrons que dira Michel-Ange de ces chefs-d'œuvre.

Tous ces bruits, toutes ces louanges retentirent aux oreilles de Buonarroti, et il jura par l'*Enfer* du Dante qu'il trouverait le moyen d'entrer dans la Farnesina, d'examiner les travaux de Raphaël et d'empêcher de les achever.

Il faut que vous sachiez, mes lecteurs, que Raphaël aimait beaucoup la Fornarina, et que, pour rester plus longtemps auprès d'elle, il allait fort tard à son travail. Ainsi, il ordonnait que, vers midi, tout fût prêt sur la muraille où il devait peindre.

Un beau matin, Michel-Ange se leva de très-bonne heure, et, habillé en *acquavitaro*, prit avec lui un gros panier plein de biscuits et d'eau-de-vie, et s'achemina vers la Farnesina. Arrivé où les ouvriers maçons travaillaient, il commença à crier à haute voix : *Acquavite, acquavite*. Je ne sais pas si les ouvriers français aiment cette liqueur, mais les Italiens l'aiment beaucoup. A peine ses cris furent-ils entendus par les ouvriers, qu'on vint ouvrir la porte, et on fit entrer l'*acquavitaro*. Aussitôt que Michel-Ange se vit dans l'intérieur de la Farnesina, il mit par terre, devant les ouvriers, les biscuits et l'eau-de-vie, et courut dans les salles pour voir les peintures de Raphaël. Après avoir passé par la première et la seconde pièce, il s'arrêta un instant devant le beau tableau de la Galatée, et voyant que, dans la même pièce, il y avait un échafaud et un mur préparé, il y monte, et, avec un charbon, y dessina une tête gigantesque de Jupiter; après quoi il descendit bien vite et sortit de la Farnesina sans reprendre sa marchandise.

Lorsque Raphaël arriva vers midi, voyant cette tête magnifique, il cria : Michel-Ange. Dès ce jour, il ne peignit plus à la Farnesina, et tous les travaux restèrent incomplets.

La tête que Michel-Ange dessina sur la muraille y existe encore, et, couverte d'une glace, elle fait l'admiration des artistes et des connaisseurs.

(Extrait d'un manuscrit de la bibliothèque angélique des Augustins de Rome.)

LE LAURIER-ROSE.

FRAGMENT.

Nous en étions encore aux premiers aveux, et déjà pourtant j'étais soupçonneux, jaloux, exigeant; elle avait sur moi

tant d'empire que je m'en croyais encore plus sur elle-même, et j'exerçais sur sa conduite une censure qu'elle semblait approuver intérieurement.

Un soir, après une explication indirecte où j'avais laissé échapper le mot de coquette, nous nous promenions seuls dans une allée écartée du jardin, épiant l'un et l'autre l'occasion d'un raccommodement, bien préparé déjà, et que le lieu et l'heure devaient rendre si délicieux !... Tandis que, les dents serrées, je me mordais les lèvres de dépit, elle gardait le silence, effeuillant étourdiment les roses qui se penchaient sur son passage. Nous marchâmes ainsi quelques minutes l'un auprès de l'autre sans rompre le silence, et mon cœur commençait à battre si violemment, que j'allais la quitter brusquement, lorsque je la vis arracher une fleur de laurier-rose, et la porter à ses lèvres plus fraîches, plus vermeilles que la fleur elle-même. Que faites-vous ? m'écriai-je en arrêtant son bras, qu'elle laissa tomber comme frappée de stupeur ; et ses yeux se remplirent de larmes et s'arrêtèrent sur moi comme pour m'obéir et me pardonner... Eh quoi ! lui dis-je, vous êtes surprise que cette fleur si fraîche, si brillante, si délicatement nuancée, si saturée de parfums, renferme un poison violent ?... O femmes ! femmes !... et vous aussi, fraîches, brillantes, parfumées... Elle m'interrompit : « Alfred, vous croyez que cette fleur fait mourir ?... — Comme les femmes, Anna ; comme toutes les femmes ! — Eh bien ! je ne ferai mourir personne... » En disant cela, elle pressa la fleur sur sa bouche, et j'y portai mes lèvres brûlantes...

Oh ! pourquoi n'étions-nous pas sous ces climats ardents où le calice du laurier-rose renferme un suc mortel !!! H. L.

LES ROSES, peintes par P.-J. REDOUTÉ; décrites et classées selon leur ordre naturel, par C.-A. THORY. Troisième édition, publiée sous la direction de M. PIROLLE, auteur du *Jardinier amateur*, etc. Paris, 1828-1830; 3 vol. gr. in-8°, papier vélin satiné, ornés de 84 planches coloriées et retouchées au pinceau. Prix : 180 francs.

Cette troisième édition des *Roses* de M. Redouté a été exécutée avec des soins qui la distinguent évidemment des précédentes. Elle est la seule qui soit classée méthodiquement et qui offre l'avantage d'être parfaitement complète.

Histoire de France racontée aux enfans, par M. LAMÉ-FLEURY, auteur de l'*Histoire Grecque* et de l'*Histoire Romaine*; 2 vol. in-18. Prix : 4 francs.

— *Histoire Sainte racontée aux enfans*, 1 vol. in-18. Prix : 2 fr.

— *Histoire Grecque racontée aux enfans*, 1 vol. in-18. Prix : 2 fr.

— *Histoire Romaine racontée aux enfans*, 1 vol. in-18. Prix : 2 fr.

— *Histoire d'Angleterre racontée aux enfans*, 1 volume in-18. Prix : 2 francs.

A ce Numéro est jointe la planche 714.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.